

Feuilles éparses (souvenirs militaires) [suite]

Autor(en): **Moine, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **120 (1975)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Feuilles éparses (Souvenirs militaires)

VII Le temps de servir (Suite)

par le colonel EMG Virgile Moine

ADIEU AUX AILES...

Pris dans un entrelacs de projets civils et militaires sans que, comme Malraux, j'aie envisagé « l'ambition comme une issue possible », je me décidai, le cœur gros, à renoncer à l'aviation militaire au terme de l'engagement de quatre ans.

Sur le plan international, les ailes civiles étaient en plein essor, tandis qu'en Suisse l'aviation végétait, tant civile que militaire. Nungesser et Coli, pionniers de l'aéro civile, s'étaient perdus dans l'Atlantique-Nord, mais Lindbergh, le « fou volant », âgé de 27 ans, avait franchi d'une tire d'ailes New York-Paris, provoquant le délire des foules. Il était sorti de sa carlingue coiffé d'un canotier! « Il n'y a plus d'océan! » Avec mes élèves, vibrants d'enthousiasme au point d'enflammer leurs parents, nous suivions tous les grands raids sur l'atlas et dans les journaux.

Peu après, j'accomplis un cours de répétition à la tête de la compagnie d'aviation 2, alors squelettique, sous les ordres du major Borel, un excellent pilote, professeur de physique au gymnase de La Chaux-de-Fonds. Nous avons planté nos tentes sur un replat au pied du Jura, au village de La Chaux près Cossonay, reçus en héros par le syndic Brédaz, conseiller national, qui nous permit même de pêcher l'écrevisse, cette bestiole dont j'ignorais alors la succulence.

Nous disposions d'un parc dérisoire et chaque matin nos coucous fantoches s'envolaient au-dessus de Montreux pour des relevés du cadastre par photogrammétrie quand nous parvint l'annonce de la mort tragique d'un des meilleurs d'entre nous, le premier lieutenant Guex, étudiant, un joyeux camarade, tombé proche de l'hospice du Saint-Gothard, dans des circonstances mystérieuses, en pilotant un Fokker. Un monument marque l'emplacement de cette chute.

J'eus la tâche, pénible entre toutes, d'accompagner Guex à sa dernière demeure avec un détachement d'honneur, d'ordonner la salve réglementaire et d'entendre un pasteur ami du défunt prononcer une oraison

funèbre émouvante, ouverte et close par le célèbre poème de Péguy, scandé comme une ode grecque et dont tous les mots pénétraient dans notre chair comme autant d'épines :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre;
Heureux ceux qui sont morts dans un dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles...

Et l'ode se terminait par cette strophe solennelle :

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre;
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre;
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Parents et amis, hébétés devant cette fosse, semblaient victimes d'un narcotique.

J'eus encore l'occasion de participer à des manœuvres et de photographier deux naïfs régiments d'Helvètes qui évoluaient à ciel ouvert, non loin de forêts épaisses, comme aux temps heureux d'avant 1914. L'instruction des milices évolue lentement. On discutait néanmoins avec âpreté aux Chambres et dans l'opinion publique de la nécessité de reconstituer une flotille aérienne. Le chômage épuisait nos ressources financières et la gauche, sous-estimant alors le réarmement hitlérien, s'opposait à l'achat d'avions militaires.

Après d'orageuses discussions, le Parlement vota les crédits nécessaires, en 1930 ou 1931, pour l'achat de Dewoitine et de Potez français, ainsi que de Fokker. Encore fallait-il ensuite les armer ! Il me souvient d'avoir assisté à d'imposantes démonstrations, sur la place de Thoune, par un pilote français plaçant des Potez : un petit Méridional à l'accent sentant l'ailloli, incompréhensible pour nos Confédérés. C'était Coste, alors inconnu ou presque, devenu peu après un des héros de l'aviation internationale pour avoir franchi l'Atlantique d'est en ouest.

De temps à autre, lors de meetings, nous entourions nos « as », dont Mittelholzer, célèbre par son raid transafricain décrit dans *Du Caire au Cap*. Œuvre de pionnier, il y a cinquante ans, que de survoler la Nubie, les sources du Nil, la faille des grands lacs africains, la chute du Zambèze

et le Kalahari. J'aimais aussi rencontrer Alfred Comte, fidèle à son accent vadais, devenu directeur d'«Astra» à Horgen. Il nous conta qu'une fois, dans un hôtel parisien, le garçon, trompé par son nom, lui demanda cérémonieusement: « Que Monsieur le comte désire-t-il pour son petit déjeuner? » Et notre Vadais de rigoler comme un gavroche: « Tu parles, le comte de Courtételle! »

Je mis fin à ma carrière des ailes en 1928, enrichi de vivants souvenirs, d'épisodes enivrants dignes de Bergerac et des cadets de Gascogne. Dernière anecdote: en automne 1927, lors d'un concours d'estafettes, mon infirmité daltonienne faillit provoquer un esclandre. Parcours: une équipe Zurich-Bâle, relayée par une autre en partance pour Lausanne, suivie d'une troisième Lausanne-Thoune, puis de l'équipe finale Thoune-Dübendorf. Nous étions six ou sept équipes parallèles et concurrentes. A chaque étape l'arrivant jetais, avant d'atterrir, un message lesté selon la couleur de l'équipe: rouge, vert, brun, etc., à l'intention d'un coéquipier au sol. Pour mon infortune, le vert ou le rouge m'échut. Sur la place de Thoune, les deux messages, rouge et vert, tombèrent du ciel presque en même temps, je bondis et happai... celui qui ne m'était pas destiné. Bagarre avec mon concurrent, intervention du jury. Confusion, excuses et tout s'arrangea entre gentlemen. Chaque estafette reçut en trophée une montre avec dédicace, que je réserve au plus martial de mes petits-fils!

Adieu les ailes...

GRISAILLE DES CASERNES

La vie militaire n'a guère d'attraits, paraît-il, pour la jeunesse actuelle. Outre les raisons d'ordre idéologique et surtout politique — la situation militaire de la Suisse, en 1930, au centre de l'Europe, alors qu'elle était la gardienne des grands cols alpins entre les puissances d'Occident et que n'existaient ni la bombe atomique ni la domination de deux superpuissances, créait une autre optique — qui servent souvent de paravent à certains objecteurs, il en est de plus profondes, de caractère psychologique. Dans la société statique et rurale dans laquelle nous vivons, le service militaire apparaissait comme un exutoire et l'occasion d'échapper au train-train quotidien: on quêtait l'inconnu. Pour beaucoup, pas de

vacances. Auto-stop: inexistant. Voyages organisés, camps de jeunesse: idem. Sur la place publique, sous l'auvent, les jeunes hommes de 20 à 30 ans, avec ou sans joie, évoquaient Colombier, Bière, les cours, les copains, les menus événements qu'on enflait devant les cadets et les femmes. Puérilités de l'Helvétie-soldat... Tempora mutantur! On évoque aujourd'hui les vacances en Grèce, au Maroc, au cap Nord.

L'armée se modernisait lentement. Face à un Parlement préoccupé du chômage et de la dépression économique, benoîtement confiant dans la Société des Nations et mal informé sur le réveil nazi, seuls à faire front, les conseillers fédéraux Scheurer, mort à la tâche, puis Rudolf Minger, lutteur clairvoyant qui ne craignit pas de descendre dans l'arène et de parler au peuple, eurent à vaincre maints obstacles pour simplement maintenir l'armée au niveau de 1918. Certes, l'introduction du fusil-mitrailleur bouleversait la tactique de l'infanterie; mais il faudra douze ans, c'est-à-dire douze classes d'âge pour que l'élite soit instruite. (Ce n'est qu'en 1937 que l'infanterie fut modernisée, par la dotation de canons d'infanterie et de lance-mines aux bataillons.) Aussi de 1926 à 1933 ai-je nagé, pendant près de 300 jours de service, dans une période floue, où la bonne volonté n'effaçait ni l'armement sommaire ni la monotonie de l'instruction. Mais des contacts humains avec tous les milieux sociaux — et la Suisse une et diverse en compte mille variétés — sont plus enrichissants que ceux des Trissotin et autres cuistres empennés régissant la planète.

DU DANGER DE MENTIR PAR OMISSION

Lors du cours de répétition de 1926, le commandant du bataillon 24, le taciturne major Grosjean, me chargea du service des renseignements. Les commandants de bataillon disposaient alors de deux chevaux de selle, le second étant en principe une rosse ou une bête vicieuse. Naïvement, il me l'offrit, supposant qu'habitant la Montagne je pratiquais l'équitation! Et je me tus. A la vérité, depuis mon école d'officiers je n'étais plus monté à cheval. La bête fut sellée. A peine étais-je en selle qu'elle se mit à piaffer, caracoler, pointer. Fanfare et troupe avaient quitté Tavannes. Ayant encore quelques menus détails à régler, je partis plus tard, flanqué de l'officier du train et du quartier-maître. Quel spectacle! En plein village, ma rétive haridelle virevolta sur la route,

écuma, cracha son mépris, monta sur le trottoir. Piteux cavalier, ayant vidé les étriers, en tape-cul, cramponné à la crinière de la plus noble conquête de l'homme, je réussis à emprunter un chemin vicinal, franchis au galop d'un cosaque un ponceau de la voie ferrée et me trouvai déposé dans un champ de luzerne, à proximité du stand. La bête, délestée, retrouva son peloton et je réintégrai le bataillon au crépuscule, à bicyclette, bleui et courbaturé comme un coureur du Tour de France... La leçon profita. Avant d'entrer à l'école centrale où nous étions montés. je pris quelques leçons d'équitation dans un manège de La Chaux-de-Fonds et reconquis et l'assiette et l'assurance... ébranlées par une stupide suffisance.

MISÈRES ET JOIES DE L'AVANCEMENT

L'école de tir, à Wallenstadt, le premier échelon pour l'avancement, d'une durée de trois semaines, se révélait franchement inutile. Nous étions une vingtaine d'officiers romands. N'eût été l'attrait du lieu et les passionnantes soirées où nous discussions fort, à l'âge où les personnalités s'affirment sur le plan professionnel, culturel, politique, militaire, on aurait pu nous licencier dès le troisième jour. On se bornait à nous démontrer les effets d'armes et de projectiles que nous connaissions depuis longtemps (gerbes, dispersion, pénétration dans diverses substances, ricochets, etc.).

L'école centrale I, heureusement, était d'un niveau supérieur et postulait l'esprit critique et celui d'initiative d'hommes de 30 ans appelés à devenir des chefs. Alors que l'école d'officiers inculque une formation de base, un credo qui convient à l'esprit absolu de jeunes hommes, l'école centrale, d'un échelon plus élevé, mettait en face de situations données, obligeait à l'analyse de tous les éléments d'un problème, puis à l'énoncé clair des dispositions à prendre. Ecole de lucidité et de rapidité. Durée = un mois. Organisée dans le cadre de la division, la nôtre, stationnée à Yverdon, puis à Payerne, sous les ordres du divisionnaire Guisan assisté du colonel Borel, comprenait trois ou quatre classes de six à huit élèves parcourant plus la campagne en un lumineux automne que confinée dans une salle de théorie. Au cours de nos randonnées, je redécouvris l'humour vaudois, caustique sans méchanceté, taquin sans acidité. Certain jour que nous arrivions à Combremont pour y

déjeuner à la pinte du village, un joyeux luron nous héla gentiment: « Bonjour, Messieurs! Vous voyagez pour la Société des Nations? Elle en a « rude » besoin! »

Guisan nous jaugeait tous avec sûreté et bienveillance. A tour de rôle ses proches commensaux, nous avions l'impression d'être de jeunes camarades qu'il écoutait avec curiosité. Les cours principaux, donnés par Borel, revêtaient l'aspect de séminaires universitaires. Ingénieur EPF, brillant élève de l'Ecole de guerre de Paris, cartésien rigide, il dénonçait toutes les ambiguïtés avec une ironie cinglante. La majorité d'entre nous assumant des responsabilités professionnelles le considéraient comme un « grand patron ».

LES JOIES DU COMMANDEMENT

L'école de recrues comme commandant de compagnie, en 1928 (67 jours). précédée d'une école de sous-officiers où nous formions les nôtres propres (21 jours), me fit redécouvrir Colombier, son château, ses allées ombragées, son lac et son vignoble. Et ma jeune épouse, comme l'Aliénor des croisades, subit un long veuvage, et l'encre de mes manuscrits sécha. L'ivresse du commandement me reprit, la volupté de l'effort physique dans la fraîcheur matinale, celle de modeler un troupeau incohérent pour en faire une unité homogène, d'éduquer de jeunes mâles ayant confiance en eux-mêmes, vous regardant au fond des prunelles, acceptant des risques. Et l'ivresse était d'autant plus grande que deux instructeurs âgés, usés par la routine, me laissaient la bride sur le cou. Cinq lieutenants me secondaient, tous Neuchâtelois, vifs comme des écureuils, trois étudiants de « Zofingue », plus libertaires que libéraux, défendant le drapeau tricolore, et deux de « Belles-Lettres », dits de droite, ardents partisans des chevrons de l'ancienne principauté. Escarmouches de jeunesse! Tous se distinguèrent plus tard dans le barreau, la banque ou l'administration fédérale; et l'un d'entre eux, le pasteur Roland de Pury, inscrivit son nom au palmarès des résistants au nazisme en France.

La « grande course » se déroula à Morat, un joyau qui nous conquit tous, dans cette zone de « marche » des langues où les villages à consonance latine sont peuplés d'Alémanes et ceux à consonance germanique de Romands. Les principes de la tactique nouvelle commençaient à être

appliqués et nous travaillions quotidiennement avec une section de mitrailleurs.

Le divisionnaire Guisan, qui nous suivit quelques jours, s'enquérât de tous les détails — subsistance, cantonnements, moral, tactique — d'humeur toujours égale, en parfait gentleman. Lors d'une donnée d'ordres, il me corrigea paternellement, ne connaissant que « Murten », et non pas « Morat », tout comme en bon Jurassien, je ne devais admettre que Delémont et non pas « Delsberg ». Un Confédéré lucide et équitable.

Après trois mois de camp, je revins avec joie à mon nid, à mon perchoir, à mes études historiques sans abandonner pour autant la joie de servir.

(à suivre)

